

NOUVELLES



ПРИЧЕ
PRIČE

NEBOJŠA ĆOSIĆ AŠI

Choix et traduction :

Boris Lazić

Juin 2021

MANŒUVRES GRECQUES

1.

Nous avons des enfants admirables. Tous nous les envies. Les hommes noirs du sud, les barbares du nord, les marchants des rivages orientaux, les montagnards de l'Épire, de Thessalie et des montagnes albanaises. Avant tout notre premier voisin, Sparte.

Nos enfants grandissent auprès de pères sérieux et de mères modestes. Les hommes les plus sages de la polis abreuvant leurs esprits de nobles sucs. Chacun de nos enfants a auprès de soi une ombre fidèle et sage – son pédagogue. Tous respectent les maîtres. Même les adultes aiment écouter leurs propos. C'est pourquoi ils les invitent volontiers à se joindre, dans leurs demeures, à des soirées et à des célébrations, sur la sainte colline au-dessus de la ville et aux assemblées où les citoyens décident de choses importantes. Même les glorieux commandants ne soulèvent pas leurs troupes aguerries avant d'en avoir discuté avec les maîtres.

Ce sont les premiers qui les instruisent dans les secrets des nombres et des étoiles, dans les vibrations délicieuses de la lyre d'Apollon, dans le verbe puissant des tragédiens. Nos enfants connaissent toutes les constellations. La distance qui nous sépare de ces étoiles ne représente aucun obstacle pour leurs jeunes cerveaux avides – ils vous diront tout à leur propos au beau milieu d'un jeu innocent.

De même qu'elle façonne l'esprit, la polis façonne le corps.

Ils s'exposent à des efforts physiques dans des salles de gymnastique afin d'avoir des figures harmonieuses et élancées. Les sculpteurs n'auraient jamais pu sculpter leurs belles sculptures divines sans ces corps d'éphèbes développés, harmonieux.

2.

Il s'est passé quelque chose d'étrange à trois cent longueurs de stades olympiques au sud d'Athènes.

Deux cent jeunes Athéniens ont quitté leurs refuges, levé les bras et tourné le dos aux compagnies spartiates. Ils regardaient vers le nord, en direction d'Athènes discernable au bout de l'horizon.

Les Spartiates en étaient restés interloqué. Leurs commandants, ayant repris conscience et ravis, leur ont ordonné d'effectuer une attaque dévastatrice. Les soldats étaient toujours debout. C'est alors que les commandants ont sorti leurs fouets et se sont mis à battre leurs disciples de manière impitoyable. Des stries sanglantes apparaissaient sur les corps après chaque coup. Ils en ont même, sur le coup de la colère, percé quelques-uns d'un coup de lance. Ce qui eut pour effet de stimuler les soldats. Ceux-ci, sans le cliquetis des armes, ont mis à terre leurs commandants. Puis ils sont partis en avant avec véhémence et ont découpés en un instant les statues des soldats athéniens. La roche des alentours, éclaboussée de sang, changeait de couleur. Après le massacre, ils ont rejoint leurs bateaux d'où pas un chant de victoire ne fut audible sur le chemin du retour.

Ils laissaient derrière eux un paysage emplit de silence et de vautours.

Par une nuit paisible des inconnus ont rossé leur Tyrtée alors qu'il regardait les étoiles et imaginait de nouveaux vers à la gloire des vertus martiales des Spartiates.

3.

Cet événement a terriblement secoué Athènes.

On ne parlait que de ça des jours durant dans les demeures, sur les places et dans les lieux publics. On demanda l'aide du sanctuaire de Delphes, mais nulle réponse ne vint. La

vielle Pythie était morte depuis longtemps et les lettres gravées dans le marbre ne disaient rien.

En conséquence de quoi, un tribunal de 6000 citoyens a expulsé quelques faux maîtres qui monnayaient leur connaissance pour de l'argent et de la nourriture. Sur la grande place, quatre pères et deux femmes enceintes ont été mis à mort en public. Le peuple, ulcéré, sécrétait abondamment la salive.

Sparte a cordialement offert sa protection aux maîtres.

1991

ALEXEÏ

Il a dormi toute la nuit et a fait l'économie des dépenses qu'apportent les visites aux lieux de divertissements nocturnes, ces sorties qui souvent se prolongent jusqu'à l'aube dans une atmosphère euphorique.

Il a également fait la grasse matinée, remettant à plus tard le petit déjeuner, le sandwich, le lait, frère Jacques, frère Jacques, dormez-vous, dormez-vous et un œuf au matin nourrit l'organisme pour la journée à venir etc.

Quelle journée, Alexeï ?

Par un effort de volonté, au crépuscule du soir, il a remis sa toilette à plus tard. Vous le savez bien : se laver le visage, peut-être se raser, et la beauté de la satisfaction physiologique : d'abord un soupir, puis une profonde expiration et la buée qui par son contenu se forme sur le miroir.

Il a rêvé, revêtu du chaud manteau maternel, de sa mort et de sa mort seule.

Ses proches l'on retrouvé au début du printemps, rigide, le visage aussi beau et radieux que celui d'un saint. La mort blanche est, dit-on, une belle mort. C'est alors qu'on rêve, en couleur, de la chaleur du foyer familial, des accolades inquiètes de la patrie, des mots les plus beaux de sa langue, de la piste lumineuse et de la couronne de laurier sur la tête. C'est alors qu'on découvre enfin et pour de vrai cet amour qu'on a cherché, souvent en vain, sa vie durant.

Dieu a pitié en pitié notre Alex et l'a reçu sous son aile bienfaitrice, dit le prêtre en terminant son office, Dieu a voulu qu'Alex soit le premier à partir pour qu'il prépare notre venue sous cette aile, dirent en conclusion quelques hommes de son âge en quittant le tertre frais, encore un autre parmi des centaines d'identiques qui s'étendaient des kilomètres à la ronde.

1991

LA PROCESSION

Brûlante journée estivale.

La canicule a blanchi le ciel.

Les gens marchent derrière un attelage tiré par des bœufs où reluit un cercueil noir. Ils marchent lentement et marquent de nombreux arrêts. Ils profitent de chaque occasion pour se mettre à l'ombre et y souffler un peu ; se désaltérer, essuyer la sueur qui s'écoule en ruisseaux le long du visage, pique les yeux et, de concert avec la poussière, rend le voyage plus pénible.

Ils ont tous hâte d'arriver à la maison où ils vont passer la nuit, avant de poursuivre leur chemin vers le cimetière que le défunt a choisi pour son repos éternel.

Elvira, serrée sur le tronc, au milieu de ces gens, avait fixé la palme de sa main sous le menton afin de soutenir une tête qui flanchait : elle avait mal au trou, à la blessure ouverte où hier encore se trouvait une blanche dent.

La compresse, introduite dans le vide par le dentiste, avait tenu toute la journée. Elle s'était réveillée à plusieurs reprises la nuit passée, appuyant du bout de la langue sur la compresse, la sortant de la blessure et la déplaçant d'un bout à l'autre de la cavité. Elle se levait, allait jusqu'à la fenêtre pour voir si la compresse était encore ensanglantée. Elle étalait de la salive sur la vitre, résolue de vérifier, au réveil, s'il y avait des traces de sang. Mais, dans la hâte du départ, elle n'y pensa plus.

Maintenant, malade, elle sommeillait sur le tronc, oreilles recouvertes par les boucles de ses cheveux, sourde à tout ce qui l'entourait. Même la blancheur de la cuisine de campagne, où les gens avaient accroché des fers à repasser, des mixeurs, des couvertures, la dérangeait.

Un jeune homme, noir de poussière, changeait les fouets du mixeur. Les œufs étaient loin. Le sucre, la farine étaient loin.

La ligne de la route lui semblait d'un mortel ennui. Il lui semblait que cette ligne était un vers solitaire s'étirant à l'infini

au-dedans de son crâne – menaçant de sortir et de l’envelopper comme un bandage.

Fasse que je survive à cette journée, pensait-elle.

Un appel la fit frémir. Une main sur l’épaule.

(Des vaches étaient allongées sur les wagons qui glissaient le long de la vallée, elles rumaient le blême azur, clignaient des yeux vers le soleil. Le toit incandescent les forçait à se lever et à marcher de temps à autre. Mais comme leurs pieds fourchus brûlaient aussi, elles sautillaient de manière grotesque. La vitesse du train ne permettait pas aux mouches de les contrarier, mais elles battaient quand même de leurs queues, par habitude.

Afin de leur alléger un voyage long et ennuyeux, les gens du train leur mettaient de la musique : l’orchestre jouait un quartet de Haydn sous l’effet duquel les pieds fourchus alignaient leurs mouvements à la cadence du battement des queues. Ainsi l’ensemble de cette structure baignée de musique réalisait-elle une relation intime entre les toits incandescents, les vaches et les gens invisibles de la composition.

Le tout ressemblant à une fantaisie que n’interrompait pas même un souffle de vent).

(Un morceau de Brahms où le début coïncidait avec le thème central avait remplacé Haydn. Il réussit à faire reprendre un certain temps aux vaches la paisible position de rumination du blême azur).

Chancelant derrière la cuisine suspendue, Elvira souhaite entrer dans cette malle enroulée de cordes que deux hommes portaient sur un bâton.

Elle s’imaginait au sein de la cuisine, emmitouflée sous les couvertures, enlaçant tous les mixeurs. Elle amasserait en son sein tous leurs fils métalliques. Ceux qui tournent, vibrent et sautillent sur le corps du mixeur : ils refroidiraient ses seins, son ventre. Elle introduirait, certainement, un de ces fil fins et élongés dans sa bouche. Elle était certaine que leur froidure apaiserait la douleur de ses gencives.

J'ai mal au trou, conclut Elvira tout regrettant de ne pas avoir demandé au dentiste de lui donner sa dent. Si j'avais gardé toutes celles qu'on m'a enlevé, j'aurais pu avoir une belle collection, un vrai collier, peut-être plus précieux que ceux en or ou en argent.

Enfin, afin de rendre ce voyage plein de poussière et de sueur plus supportable, Elvira pensait au fait que depuis longtemps personne ne lui avait rien offert. La cuisine suspendue ne lui était pas destinée. Elle n'avait même pas le droit, exténuée, d'y être portée.

Elle pensait au mort dans la bière.

Le nombre de cadeaux qu'on lui offrait depuis sa mort ! Même un nouvel habit, une chemise blanchie. Une bière habilement charpentée, fraîchement peinte. Un voyage en attelage. Comme il serait étonné s'il pouvait le voir. Est-ce qu'il changerait de place avec les gens qui marchent tête baissée auprès de l'attelage ? Avec le pope dans sa longue robe noire ?

C'est à un tournant qu'elle comprit qu'ils approchaient.

Le groupe s'arrêta devant une rampe baissée.

(On entendait, au loin, le son d'un hautbois. Il planait au-dessus des arbres et des tuiles du poste de garde. Un cheminot vêtu d'un épais gilet frappait à l'aide d'une barre de fer les jonctions des rails. Les tons fermes des coups donnaient l'impression d'un accord final, bien qu'ils ne cessaient pas de se mêler au son du hautbois. Le premier signe d'une fin de ces accords fut le départ du cheminot et l'amplification du son du hautbois).

L'arrivée du train réjouissait Elvira.

(La partie ample et chromatique du hautbois n'a pas duré plus d'une demi-minute, le temps qu'il fallut à la composition pour émerveiller les gens qui attendaient là, épuisés).

Suite au passage du train il a fallu laisser passer un troupeau de moutons : toute une mer de toison prévue pour la tonte.

Après s'être écarté de la voie ferrée, ils aperçurent dans le lointain la maison où ils devaient passer la nuit. Dans l'esprit

d'Elvira, la blancheur de ses murs se lia à la blancheur de la cuisine, ce qui lui redonna de la vigueur. Plus ils s'éloignaient et plus ce vers étiré à l'infini semblait prêt à se dérouler et à libérer son crâne. Elle repoussa ses boucles derrière les oreilles pour lui permettre de sortir plus facilement. Si seulement la fosse dans sa mâchoire voulait cesser de donner de ses nouvelles. On posa la cuisine suspendue dans la cour de la maison. Les propriétaires des fers à repasser, des mixeurs, des couvertures vinrent prendre leurs affaires. Elvira regardait les gens détacher les bœufs, enlever le joug et apporter des sceaux d'eau, puis descendre la bière de l'attelage et la déposer sous l'ombre de la maison. Elle regardait le balancement des jupes. Chose invraisemblable, les femmes ne paraissaient pas fatiguées.

Elle entra dans la maison parmi les derniers.

La pièce spacieuse où bourdonnait la chambre froide lui plut le plus. Puisque personne ne l'invitait vers les chambres, les autres endroits, elle se décida à y passer la nuit. S'étant défait la chemise, elle s'en fit un oreiller et s'allongea près de la chambre froide dont le bourdonnement convenait à son corps meurtrit.

Elle ne savait pas combien de temps elle avait dormi, lorsqu'elle fut réveillée par des bruits. Ouvrant les yeux, elle vit un jeune homme agenouillé dans la partie vitrée de la chambre froide. Elle s'en étonna ; se demanda ce qu'il faisait là.

Derrière la vitre, le jeune homme disposait des saucisses. Il les déplaçait d'un bout à l'autre de la chambre froide. On entendit un soupir de soulagement lorsqu'il eut fini de les replacer. Puis le jeune homme s'allongea sur les saucisses. Elvira se redressa et lui fit un signe de la main. L'ayant vu, il se redressa. Ils étaient près l'un de l'autre, lui se tenait juste un peu au-dessus d'elle, de l'autre côté de la vitre.

« As-tu si faim que tu dois être là-dedans ? » demanda Elvira.

« Non », dit le jeune homme. « Mais... je n'arrive pas à me détendre. Je suis passé comme un fantôme par plusieurs chambres, terrasses et bancs, mais il y avait partout cette chaleur étouffante, ces ronflements et gémissements. Les lits qui

grinent. J'ai pensé qu'ici il faisait froid et que j'allais pouvoir me détendre. Et puis le bourdonnement m'endort. Pas toi ? »

« Moi aussi. C'est pourquoi j'ai mis ma couche ici. Et lui, où est-il ? Où l'ont-ils mis ? »

« Il est dans la cave parmi les tonneaux de vins. Il y fait froid aussi. »

« Est-ce qu'il est seul ? »

« Non. Des vieux lui tiennent compagnie. On va devoir se hâter demain. Il commence à puer. »

Ils se sont de nouveau allongés sur leurs couches, chemise et saucisses. Puis le jeune homme a invité Elvira à entrer dans la chambre froide. Comme la chaleur émise par la grille de la chambre froide la gênait de plus en plus, Elvira se revêtit et entra : elle s'installa à côté du jeune homme.

(L'édition confortable se déployait à travers la maison, s'étendait aux alentours, s'insérant harmonieusement dans les sons assourdies du hautbois).

(Elles venaient et repartaient en aveuglant de leurs sons et couleurs le cheminot vêtu d'un gilet épais : à travers leurs univers sonore : totalité et détails).

(Lorsque le bourdonnement de la chambre froide cessait, survenait l'obscurité ; lorsqu'il reprenait, la lumière revenait).

1991

LES AMIS

Ce matin-là, tous les trois ont quitté leur petit appartement par la rue abrupt.

L'appartement n'était pas le leur, mais celui du propriétaire. Mais le propriétaire était un policier débonnaire, gras-souillet à la retraite et ils se sentaient tout à fait à l'aise dans le petit appartement. Les amis dont les parents ne supportaient pas la cohue, les soirées longues et bruyantes, quantité de mégots, venaient souvent célébrer des anniversaires, la réussite aux examens, le décrochage du gros lot chez eux. Les jeunes hommes y emmenaient leurs copines. Les jeunes filles, leurs copains. Tout compte fait, les trois amis, Adam, Ephrem et Michael brûlaient de faire leurs preuves dans la grande ville.

Ephrem se dirigea vers l'abattoir.

Voici une vingtaine de jour qu'il a répondu à une annonce de l'abattoir à la recherche de nouveaux travailleurs. Ce matin-là, on l'invitait à se présenter à un entretien d'embauche. Autour d'un café, Adam et Michael, sérieux et clignant du chef, lui conseillaient d'accepter le poste. Il a tout son temps pour la philosophie, du reste, on peut philosopher à tout instant et tout endroit, toute occasion, même en rêve. Peut-être que cet emploi insolite sera le prétexte d'une mise en forme d'un système original – d'une vision du monde tout à fait originale. Ce contact avec les pattes, les langues, les intestins. Les torrents de sang. Les oreilles des animaux jeunes et vieux. Du particulier au général. Un bouc, des boucs. Un cheval, tous les chevaux, le léopard. Les fondements de l'être ? Les fondations du monde ? Le soleil s'éteint doucement à l'horizon. Le sang s'égoutte doucement du cou bigarré du veau. La morve du museau. Ils s'entremêlent. Le soleil disparaît. A l'aube du jour suivant, le veau s'est mué en saucisse, en terrine. Cellophane. Sa peau en sac à main, mesdames, en valise, messieurs. Est-ce de la métaphysique ou de la dialectique ? Ou bien l'un et l'autre ? S'agit-il de cercles concentriques d'éthique et d'esthétique qui se transforment en quadrature logique ? Voilà comment Adam et Michael parlait à

Ephrem. Comment ils l'encourageaient. Ephrem lui-même leur donnait raison en baissant du chef au-dessus d'une tasse de café.

Pour Adam aussi la journée était d'une importance inhabituelle. La rédaction de la maison d'édition devait lui communiquer le résultat du concours pour le recueil de poésie.

Ces derniers mois, Adam s'égarait souvent en diverses combinaisons par rapport aux résultats du concours. Au bout de longs monologues, le résultat finissait habituellement par ne pas être à son avantage. Que lui vaut de savoir que son recueil fait partie du choix restreint, puisqu'au moment de la promulgation des titres un de ces auteurs plus connus, aux alentours de la bonne cinquantaine, soixantaine et avec une vingtaine de titres à son actif, va surgir de manière inopinée... et la commission va, sans même réfléchir, sans qu'il attende son tour, accepter son livre. Qu'est-il en comparaison de ceux-là ? Un simple blanc-bec, un morveux. D'où lui vient la certitude que c'est justement son livre qui va faire les frais d'un tel poète, le consolait Ephrem et Michael ? D'où le sait-il ? Comment ça, d'où ? Ca se passe toujours de la sorte. Soi-disant, choix restreint ! Ils exagèrent vraiment, ces gars-là ! Vingt recueils ? S'étonnaient les amis d'Adam.

Face à un océan de résultats désavantageux, Adam se décidait à plusieurs reprises à retirer son manuscrit. Ce n'était pas du goût de ses amis. Pourquoi ne pas reporter à l'an prochain ? Disons qu'il se situe maintenant parmi les dix, qu'il fait partie du choix restreint. Cette année-ci, ils publient cinq manuscrits. L'année prochaine, le reste, disaient-ils. Mais puisque ce choix ne compte pas pour l'année d'après, s'insurgeait Adam. Pourquoi ne compterait-il pas ? Ils ont tout de même des obligations envers les manuscrits du choix restreint ? Des obligations ? Quelles obligations, Adam hochait de la tête en manière de dénégation. Ils disent une chose, en font une autre et pensent à une troisième. En fin de compte, je vais donner mon manuscrit à un éditeur privé.

Suite à une telle déclaration la discussion atteignait son apogée.

Ses persuasions n'ayant rien donné, c'était le moment qu'Ephrem choisissait, d'habitude, pour s'éclipser. Il se lavait les dents, s'allongeait sur son lit et, fixant le plafond, s'abandonnait paisiblement à la philosophie.

« Où vas-tu trouver l'argent pour les éditeurs privés ? Tu n'en n'as même pas pour un pantalon neuf ! » s'emportait Michael.

« Ne t'inquiète pas », s'entêtait Adam, « on le trouvera ».

« On le trouvera où ? Pourquoi ne trouves-tu pas de pantalons ? Des carottes... de fils, d'aiguilles, de sucre... de... de... ! »

« Je n'en chercherai ni pour des pantalons, ni pour du yaourt ! Le sucre, je ne le supporte pas. Rien de tout cela ne m'intéresse ! Et pourquoi publier chez des éditeurs privés serait-il si terrible ? »

« Ce n'est pas terrible ! Pas du tout ! Et l'argent, dans tout ça ? Quand on en a, il n'est pas terrible non plus. »

« Mais comment publier, puisque les officiels le refusent ? Dis-moi comment ? » se désespérait Adam.

« Il faut s'obstiner. Sans cesse s'enquérir auprès du rédacteur, ou des rédacteurs, en fonction de leur nombre. S'enquérir auprès des dix-huit rédacteurs, s'il le faut. »

« D'habitude, ils sont trois. La sainte trinité. Mais chacun d'entre eux ne lit pas tous les manuscrits. Ils se distribuent la pile entre eux, chacun lit sa part et fait son choix à partir de là », expliquait Adam la procédure complexe.

« Il en arrive combien, en moyenne ? »

« Hm, une cinquantaine ! Une centaine ? Ca dépend ! »

Ces chiffres rendaient Michael perplexe. S'il y avait autant de manuscrit chez le premier éditeur, combien y en avait-il chez le deuxième, le troisième, le vingtième ? Combien de recueils de poésie l'Assyrie a-t-elle publiée l'an dernier ? Où l'Angleterre ? L'Egypte pharaonique ?

A peu près mille cinq cent ? Oh !? Un millier sera jusqu'à l'an prochain. On en retiendra une dizaine un an ou deux. On se souviendra de trois une dizaine d'années. Un, peut-être deux, dans la mémoire du siècle. Ou alors ils ne resteront qu'à l'état de fait. L'imprimerie aura dépensé du papier pour des vers qui ne signifient rien pour personne. Ne soyons quand même pas si sévères. Il ne faut pas voir dans la poésie un cheval de course. Il suffit qu'elle trouve sa place dans un seul cœur parmi ces soixante, cent millions qui battent. Après quelques décennies, un livre oublié signifie soudain quelque chose pour quelqu'un. Et cela suffit. Vraiment. Le livre d'Adam fait-il partie de ceux-là ? Il lui prévoie des générations de fins lecteurs, d'amateurs de poésie. Il lui prévoie, de concert avec le livre précédent et les livres suivants, une place d'honneur dans la littérature du royaume.

Les débats autour du destin du manuscrit d'Adam ont duré longtemps. Les nuits d'hivers, à la différence des estivales, réduisent remarquablement le débat autour d'un thème. Les chaussures, par exemple, l'agriculture, la musique, par exemple, les femmes. Les cercles thématiques, restreints ou larges, leurs rapports, la manière dont ils s'écoulent les uns des autres puis fusionnent en des cercles tout à fait nouveaux.

A la différence de ses amis, Michael, détendu, empruntait le chemin habituel : après le pont, il prenait la montée jusqu'à l'hôtel, traversait la rue, sautait par-dessus les rails du tramway et parvenait à la station de l'autobus 4271B. Parcours quotidien, hormis le samedi et le dimanche. Bientôt Ephrem aussi prendrait le chemin habituel des abattoirs. Quand à Adam ? Il le fait depuis longtemps déjà. D'une salle de rédaction à l'autre, un débat ici, un débat là, un café, une jeune poétesse, un appel téléphonique, on discute, on boit du café, j'aime Angélus, vers merveilleux, rythmique, qui préfères-tu ? Joanides ? Malaria ? Nouveau poème. Nouvelles lèvres jamais baisées.

Sur le chemin de l'école. Et là-bas, vraisemblablement, certainement, aujourd'hui, enfin, la paye. Il faudrait quand même que son tour vienne aussi. Tous l'attendent depuis la

moitié du moi comme le transi un brin de soleil, tous les collègues, maigres et gros. Ils rôdent autour du bureau du directeur. J'ai ouï dire que c'était pour aujourd'hui, pour demain, mais si, ça vient, puisque je te le dis ! Je suis endetté jusqu'au cou. Quant à moi, n'en parlons même pas. Mon frigidaire est vide. Le tiens est vide mais celui d'un autre (premier, second, troisième) est plein. Tu penses à un collectionneur de frigidaires ? À lui et aux autres collectionneurs de notre pays. D'appartements. D'automobiles. De terrains. Je pense à eux tous.

Murmure des enseignants affamés à travers les couloirs. Et s'il arrivait que l'un d'eux morde un petit joufflu des classes primaires ?

Michael découvrit une scène étrange en entrant dans le bureau : la moitié des collègues avaient une mine morose et l'autre moitié radieuse. Il pensa, sur le coup, surpris : les radieux ont reçu la paye mais pas les moroses. De quel côté se trouvait-il ?

« Euréka ! Dit Euréka, Michael », lui lança depuis un coin une collègue radieuse, « demain, on reçoit la paye ! »

« Demain ? » balbutia Michael.

« Oui ! Demain ! Le directeur vient de l'annoncer ! »

« Mais, hier il avait dit demain. Et ce demain, c'est aujourd'hui ! »

« Non, Michael ! Demain n'est pas aujourd'hui. Demain c'est quand ce sera demain. »

C'est ainsi que, comprit Michael, le collectif s'était divisé en optimistes qui croyaient au lendemain du directeur et en moroses, à qui ce lendemain avait des parfums de supercherie. Il n'arrivait pas à se définir. Suite à quoi, supposait-il, l'incertitude s'étalait sur son visage. Son côté gauche était certainement souriant, plein de foi et d'espérance et le droit, renfrogné, tout à fait septique. Le front et les sourcils désespérés, la mâchoire joyeuse.

Toutefois, tous partent plus ou moins abattus en cours. Une des collègues montrait un trou dans son collant. Un trou dans le collant d'une jeune femme est un fait assez triste. Les magasins sont remplis de collants, mais aussi pleins de savons, de maquillage, de miroirs, de marmites, d'armoires, de vases, on ne sait où donner de la tête. Les enfants ne devraient pas voir le trou dans le collant, sentir le trou/courant d'air dans les âmes des éducateurs.

Son cabinet. Les pots de fleurs aux fenêtres. Les cartes historiques, les images en couleur de glorieux généraux et hommes d'Etat, le buste en plâtre du roi.

« Alexandre, dis-nous quels sont les problèmes de notre royaume en ce début du septième siècle ? »

L'élève, à la recherche d'une réponse, fixe les yeux sur la table, puis sur le plafond. Le camarade assis à ses côtés se mordille les ongles.

« Au début du septième siècle le royaume a dû faire face à un surplus de territoire. »

« C'est exact. Comment la science explique-t-elle ce fait ? »

« Les scientifiques estiment qu'il s'agit d'une des conséquences de la prospérité, de l'abondance dans lesquels vivaient les habitants. Car, bien qu'il y ait eu autant d'habitants que de sel dans la mer, tous avaient assez de terre. L'entreprise de donation du surplus de terrains n'a pas abouti, en dépit d'une grande propagande. Un exemple éclatant représente les familles qui ont accepté l'offre. S'étant rendu compte de l'étendue des terrains offerts et ne sachant qu'en faire, tout en présentant leurs plus plates excuses à l'envoyé du roi, les familles ont dû décliner cette offre. »

« Quelles mesures le roi et ses ministres ont-ils pris ? »

« S'étant rendu compte de l'inutilité de ses sujets, le roi s'est adressé aux royaumes voisins, aux Anglais, aux Assyriens, aux Mongols. »

« A-t-il eu plus de succès ? »

« Malheureusement, non. En dépit de la meilleure volonté, ces royaumes ne sont pas venus à son secours puisqu'ils souffraient du même problème. On a résolu le problème trois siècles plus tard par la création d'un lac artificiel sur l'emplacement de l'espace excédant. »

« Comment la choses s'est-elle développée par la suite ? »

« Il y a eu quelques changements au début du dix-septième. Après quelques échauffourées avec les Assyriens, on a manqué de terre en Mongolie. Les Mongols, à la recherche d'une solution, se sont souvenus de notre roi et du lac artificiel. Ils ont proposé au roi de leur offrir le lac. Leur but était de l'asséché et d'établir une partie de leur population sur l'espace acquit. Il fallait renforcer l'amitié pluriséculaire des deux peuples. Venir en aide à l'ami. Le plan des Mongols était faisable. Les sources scientifiques affirment que l'assèchement a duré cinq ans. Des milliers et des milliers de canaux et de branches emportaient l'eau du lac. On a transformé la plus grande partie de la surface liquide en grenier à blé et en rizières. »

„Est-ce que le pays a profité de la mansuétude royale ? »

« Et comment ! Siméon VI a été manifestement prévoyant. Les deux siècles suivants on recevait, en signe de gratitude, une part non négligeable des récoltes de ces champs. Au début du siècle dernier, les liens entre nos deux pays se sont resserrés. Les frontières entre les royaumes ont été abolies et les sujets ont pu choisir librement leur lieu de résidence. On a établi la règle d'une alternance de règne, tous les six mois, au sommet de la communauté entre notre roi et le roi Mongol. Depuis ça n'a pas changé. »

C'est ainsi, pensait Michael. Que perdure tous ce qui perdure. Mais, est-ce que le retard dans les payes a quoi que ce soit à voir avec le fait que le roi mongol se trouve à la tête du royaume ? Il faudrait se renseigner auprès des professeurs de Mongolie. Il serait injuste de les accuser à tort.

Satisfait par les réponses des élèves (il a inscrit la note de huit soixante-quinze dans la rubrique histoire, à côté du nom

d'Aleksandar Spasić), Michael essayait de refouler une pensée inquiète. Toutefois, ces pensées, comme toutes les pensées, n'étaient pas siennes uniquement, car, dès qu'il y avait des changements, les gens se mettaient à faire des clins d'œil et à parler à voix basse. On le sait déjà, on le sait, notre roi règne six mois, et voilà pour nous des faveurs, telles-queelles, puis durant l'autre période de l'année, à l'arrivée de l'automne et du rude hiver, du reste, tel est l'ordre des choses, les faveurs migrent parmi les Mongols.

Michael évitait de s'occuper des questions d'histoire contemporaine. Il se sentait mieux dans l'ancienne, parmi les faits vérifiés dans d'innombrables textes, parmi les Xéronites, les Saxorinites, les mouvements intéressants des Protobulgares qui ont laissé derrière eux des sculptures, des pianos et des livres écrits sur de la soie. L'histoire contemporaine est confuse, c'est un tourbillon général d'opinions contraires, un empire de contrefaçons et de sources douteuses. Plus on s'en éloigne et plus il y a de l'ordre, de la logique, toute une série de causes et d'effets alignés de manière chronologique aussi nets que du cristal. Par-dessus tout, une prospérité universelle de tous les habitants du globe terrestre. Une prospérité qui fascine ce monde contemporain empreint de lassitude.

Ce n'est tout de même pas la chute de la météorite qui à elle seule, en arrachant une partie de la croûte terrestre, aurait provoqué la décroissance ? Sûrement pas. Mais les responsables du bien-être ne cessent de répéter, vous le savez, que la météorite aurait tout bouleversé en provoquant un désastre à grande échelle, plongeant le monde dans le marasme. Sans elle, tout aurait été comme avant.

Si seulement c'était vrai. Il est vrai que la météorite a, dans sa chute, arraché des cimes montagneuses riches en minerais de fer et de cuivre, quelques vallées fertiles avec leurs villages, petits bourgs et habitants pittoresques, un jardin zoologique, mais hier encore, pour ainsi dire, l'Angleterre n'avait-elle pas mis en vente quatre cimes montagneuses dans le massif des Carpates ? Pourquoi le royaume n'a-t-il pas prit part à la vente

aux enchères ? L’Egypte pharaonique n’a pas boudé l’appel d’offre et a acheté deux cimes.

Perdu dans ses pensées, Michael a quitté l’école en refusant l’appel de ses collègues de prendre part à leur débat. Que peut-on y faire, messieurs-dames, j’ai entretemps compris qu’aujourd’hui n’était pas demain, et je sais depuis longtemps déjà qu’il n’est plus hier, dit-il en les saluant avec son cylindre.

Dans l’appartement, à la place de ses amis, il tomba sur une petite lettre dont le contenu l’inquiéta fortement.

« Chers amis », disaient les mots écrits sur une feuille arrachée à un cahier, « comme je m’en doutais, mon manuscrit n’a pas été retenu. Il a été supplanté par le recueil de ce vieux pet sénile et très considéré, hélas, Oscar, l’académicien, aux huit tonnes de vers. Profondément déçu j’ai décidé de quitter la ville pour un certain temps. Pour quelques mois... peut-être mêmes quelques années ? C’est décidé ! Je repars vers ma montagne faire la chasse au chevreuil. La nuit, auprès du feu, je vais regarder les étoiles et mâcher avec appétit la viande de chevreuil. Votre Adam. »

Alors qu’il était encore en train de lire la lettre, Michael se tourna machinalement vers le téléphone. Il va appeler la police. Peut-être qu’Adam n’a toujours pas quitté la ville ? Si la police bloquait les sorties, on pourrait le stopper dans sa folle intention. Puis, encore debout au milieu de la pièce, après avoir fixé le lit d’Adam pendant un temps indéfini, Michael renonça à l’appel. Ne valait-il pas mieux s’adresser au propriétaire ? Il les a aidés tant de fois. Enfin, déjà prêt à sortir pour aller voir le propriétaire, il se convainquit qu’il valait mieux attendre que Ephrem revienne des abattoirs. Ensemble, ils arriveront bien à trouver quelque chose. Tous deux connaissaient l’histoire d’Adam à propos de montagnes et de chevreuil. Dans ces instants de découragement, Adam avait l’habitude de s’étendre sur Suvobor où se trouvait, dans une clairière, la chaumière de son oncle.

Je pourrais toujours proposer à Ephrem de partir à la recherche d’Adam, ruminait Michael. On partirait au village,

rendrait visite aux parents, on se hisserait au sommet de la montagne. Lorsqu'on l'aura trouvé, on passera, s'il le faut, trois jours à le convaincre que sa place est en ville, sur le rude asphalte, parmi les loups urbains et les bâtiments gris.

C'est là, raisonnait Michael, parmi les dizaines d'éditeurs et d'imprimeurs, qu'il fallait lutter pour se faire une place. Que peut-il faire depuis sa montagne ? L'académicien n'a quand même pas envoyé ses tonnes de vers d'un endroit sauvage. Non, non et non, la forêt n'est pas une solution, s'insurgeait Michael. Au bout du compte, dans la solitude, et particulièrement celle de la forêt, il en faut peut pour prendre une corde, couler un nœud, le jeter par-dessus la première branche assez solide pour soudain flotter au-dessus du sol. Surtout aux poètes, avec leur sensibilité à fleur de peau, leurs souffrances incompréhensibles au reste de l'humanité, leurs frustrations et j'en passe. Peu d'entre eux ont-ils fini de la sorte ? Le grand Morales ne s'est-il pas pendu, Ford empoisonné, Yung-Tzé immolé, Milutin Simonić jeté d'un pont, Klerman jeté sous un train: une véritable collection de suicides très imaginatifs.

Dans l'attente d'Ephrem, Michael faisait les cent pas dans la chambre, écoutait la radio, claquait des doigts. Il avait nettoyé la chambre, frotté le sol de la salle de bain et lavé la vaisselle. Ephrem ne revenait pas. Il faisait déjà nuit et il ne revenait toujours pas.

Michael avait diné. Allumé la télévision. Mais il portait ses regards plus en directions des horloges, celle accrochée au mur avec le balancier et la maisonnette pour l'oiseau, ainsi que sa montre et le réveille-matin. Savoir ce qu'il en était de Ephrem, cette question le tracassait de plus en plus.

Pelotonné dans le fauteuil, il émit quelques suppositions. Ephrem a été, vraisemblablement, retenu par des collègues. Il les a vraisemblablement emmenés au restaurant après le travail pour célébrer son embauche. Une collègue l'aurait-elle retenu ? Un coup de foudre ? Une sympathie ? Il sait y faire avec les dames, il le sait vraiment, ce philosophe. Michael ne rejetait pas non plus la possibilité d'un accident : il s'est peut-être prit un

coup de sabot ; une rosse à laquelle il aurait essayé, dans un élan philosophico-esthétique, de mettre une rose entre les dents : peut-être qu'un taureau s'est jeté sur lui et l'a percé de ses cornes ? Qui sait ? A-t-il été mordu par un serpent ? Mordu par un cochon prit de pitié par son destin funeste ?

Et s'il n'avait pas été embauché ? Si, déçu, Ephrem s'était jeté par-dessus le pont ? Il a ouvert les bras et s'est envolé comme une hirondelle humaine. Tout est possible. Dans ce cas-là, le choix d'Adam était meilleur.

C'est avec de telles suppositions, énigmes que Michael s'est endormi dans le fauteuil : les premiers rayons de soleil ont illuminé trois lits vides. Michael ronflait et rêvait comme on était bien dans les espaces de l'histoire antérieure – une série de cause à effet aussi pure que le cristal et, qui plus est, correctement alignée de manière chronologique. Un vrai régal, pour ainsi dire !

1994